

## De la plume au tricot

Septembre 1872, dans le petit village de Tuzaguet Cantaous, la ferme de Jean et Marie Fraise fut le théâtre d'un bien étrange événement. Ma grand-mère me raconta cette histoire dont je ris encore ; elle la tenait elle-même de sa mère.

Coincée entre les deux parcelles de vigne de Mathieu Lescure dont les grappes gourmandes se régalaient des rayons encore chauds de cette fin d'été, la petite ferme s'épanouissait dans ces collines du Sud-Ouest si propices à la sérénité. Mais un jour, ce fut l'effervescence !

La pauvre Marinette, effondrée dans le vieux fauteuil à bascule, faillit s'écrouler sous le poids de la catastrophe autant que celui de son gros ventre. L'enfant à venir promettait d'être énorme.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! répétait-elle.

– Oui, ben celui-là, dit le futur papa, si je le rencontre, j'aurais deux mots à lui dire. S'attaquer comme ça à ces pauvres bêtes, sans qu'on sache de quoi elles sont mortes. Notre capital ! Jeannot, lui, était très en colère. Il arpentait la grande salle, puis soudain, sortit du grand tiroir de la table de bois, un énorme couteau à pain.

– Mon Dieu ! s'écria la Marinette, qui décidément ne savait dire que ça.

– Calme-toi, dit Jean en sortant la miche du dimanche parfumée et croquante. J'ai faim. Je dois manger pour réfléchir.

Il faut dire que ce matin, au réveil, le choc fut terrible. Dans l'enclos qui leur était réservé, le fermier avait trouvé toutes ses oies sans vie. Mais que s'était-il passé ? Quel mal les avait foudroyées pendant la nuit ? Marie avait sa petite idée. C'était la main de Dieu, d'après elle. « Il nous punit parce nous ne sommes pas mariés et que nous avons fauté ». Et la « faute » grandissait chaque jour davantage. Jean, lui, avait cherché une explication plus rationnelle, mais en vain.

La petite ferme s'affaissa dans un inquiétant silence. On entendait seulement les mâchoires de l'homme broyer la croûte parfumée et le crépitement d'un petit feu rachitique qui faisait ce qu'il pouvait pour réchauffer l'atmosphère. Le son lourd et grave de l'horloge sonna dix heures. Machinalement, Marie lui jeta un œil.

– Il va pleuvoir.

Un petit moine sculpté dans le battant en cuivre, avait mis sa capuche. Ce baromètre original avait veillé sur son enfance et l'avait toujours fait sourire. Mais aujourd'hui...

– Qu'allons-nous devenir ? se lamentait-elle ; on va tout perdre, on va être à la rue. Et comment payer le loyer à Edmond ?

– On ne peut plus les vendre, ça c'est sûr.

Et soudain se levant d'un bond, Jean s'écria :

– On va les plumer ; on aura au moins le prix des plumes.

– C'est une idée. Mais ce ne sera pas suffisant, surtout avec le petit qui arrive, répondit Marie en se levant lourdement. Bon, je vais tout préparer.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les 47 oies de Marie et Jean étaient plumées jusqu'au dernier duvet. La jeune femme était imbattable dans l'exercice. Elle faisait déjà cela depuis l'âge de sept ans dans cette même ferme, avec ses parents, éleveurs de volailles. De grands sacs de toile furent stockés soigneusement à l'abri de l'humidité en attendant d'être vendus et transformés en édredons et coussins moelleux.

– Tu fais quoi des bêtes, Jean ?

– Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? Hop ! Le fumier !

C'est au petit matin blafard et pluvieux du lundi que Jean eut la surprise de sa vie.

Des dizaines d'oies, nues comme des vers, noires et chancelantes, s'égayaient dans la cour de la grange.

– Ça alors ! s'écria le jeune fermier. Viens voir, la Marie !

Ébahis, la mâchoire décrochée, ils suivirent tous deux du regard les efforts désespérés de quelques oies encore engluées dans le fumier, essayant de s'extirper de la boue nauséabonde.

– Oh ! Mon Dieu ! s'écria Marie. C'est un miracle.

– Encore ! répondit Jean, en fait, il ne sait pas ce qu'il veut celui-là.

Et c'est avec un petit air goguenard qu'il poursuivit : « Et qu'est-ce qu'on fait de ce miracle ? »

Soudain, il eut une inspiration. Se dirigeant vers l'enclos, il jeta un œil à la vigne du voisin.

Voilà ce qu'il craignait. Les belles grappes des dix premières rangées avaient disparu.

Quelques mètres plus loin, il découvrit un grand trou sous le grillage. Revenant vers Marie, il

l'interpella de loin :

– Tes oies, la Marie, elles étaient saoules comme cochon. Elles ont englouti la moitié de la vigne du Mathieu. Le fumier nous les a réveillées. On pourra les vendre.

– Pauvre Mathieu ! dit la fermière.

Jean ne répondit pas.

Marie semblait réfléchir :

– Il faut les nettoyer et maintenant qu'elles sont sans plumes, elles vont mourir avant la Noël.

– Dis-moi, la Marie, t'aurais pas un peu de laine à tricoter en trop ?

– C'est pour le bébé, répondit la mère, outrée.

– Mais il n'arrivera qu'au printemps. Allez au boulot.

C'est ainsi qu'on put voir la Marie tricotant dare-dare 47 chaussettes évasées dans un remarquable patchwork.

Ce ne fut que dans la soirée que déboula Mathieu, le vigneron d'à côté, lançant à la volée :

– Savez- vous qui est venu dévaster ma vigne du côté gauche du chemin ? Si je tiens le coupable, je lui tords le cou.

Le jeune couple se regarda et secoua la tête de concert. Mathieu jetant les yeux sur la dizaine de chaussettes multicolores déjà prêtes s'exclama :

– Et bien ! Il va en avoir des pieds, ce bébé !

Puis il ajouta en sortant :

– Au fait, vous savez que vos oies sont à poil ?

Si comme moi vous avez parfois des moments grisailleux, fermez les yeux : 47 petites oies de toutes les couleurs habillées, devraient vous redonner le sourire.

**Isabelle BERNEDE**

\*\*\*\*\*

## Nettoyage de printemps

Comme chaque mois, un mercredi, je me rends à mon atelier d'écriture.

Comme à chaque fois, je n'ai pas transmis à Marie-Thérèse le texte du mois précédent et, comme chaque mercredi, après avoir lu le thème du jour, je suis devant ma page blanche et dis tout haut : « Je n'ai pas d'idées, je ne sais pas quoi faire, je ne suis pas inspirée ! » Evidemment, Marie-Thérèse me dit qu'elle a l'habitude mais que ça se passera bien. Voilà le côté anecdotique et cocasse de l'histoire !

Et pourtant ! Il y aurait tant à dire sur la vie ! Je pense qu'un seul passage sur terre ne suffirait pas pour remplir des pages de notre histoire.

Par exemple, hier, une amie (plus jeune que moi) est venue gentiment pour lessiver les murs de ma cuisine car je ne peux plus faire ce genre d'exercice. Nous avons déplacé le frigo, décroché la pendule, les casseroles et deux heures après, la cuisine rutilait comme un sou neuf. Après avoir bu un thé et grignoté un biscuit, nous sommes parties faire le tour du jardin pour découvrir une nature en plein éveil printanier. La nature est autonome. Tout est beau, après le soleil, la pluie lave l'herbe, les fleurs, les plantes et tout brille.

Je m'assois sous la pergola et je constate qu'il ne se passe pas grand-chose dans ma tête en ce moment. Et pourquoi donc, me disais-je ? Je pousse la réflexion un peu plus loin, malgré cette étrange tendance à l'oisiveté de mon cerveau en ce mois d'avril et j'en déduis la chose suivante : je n'ai pas encore fait le plein, comme une voiture en panne d'essence. Il faut me remplir les méninges de balades, de bord de mer, de randonnées, bref, me nourrir de longues journées de soleil, de pique-niques improvisés, de rires... J'ai sans doute hiberné trop longtemps cet hiver, j'ai fait peu de choses dans ces courtes journées et je fonctionne en mode « diesel ».

C'est peut-être pour ça qu'un bon nettoyage des murs de ma cuisine était nécessaire. Alors, je décide, avec l'aide de mon amie de faire les vitres de la maison, ça doit être ce qu'on appelle le nettoyage de printemps !

Tu vois, Marie-Thérèse, que je n'étais vraiment pas inspirée aujourd'hui, c'est vraiment nul d'avoir utilisé de l'encre pour écrire ces quelques âneries !

**Dany DROUHIN**

\*\*\*\*\*

## Pile ou face

Depuis plusieurs jours, je me creuse la tête pour trouver mon sujet, sans succès jusqu'à présent ! Quand l'inspiration n'est pas là, il faut la chercher ailleurs ? Pourtant, j'étais content samedi dernier lorsque j'ai reçu un message de ce cher Cornuby, le directeur du « Petit Escargot Biscornu » - c'est le nom du journal qui fait appel de temps en temps à mes talents d'écrivain. Il me demandait un article court de 600 à 800 mots, genre anecdote ou évènement cocasse, étrange, étonnant, sortant de l'ordinaire. Bien payé dès réception du produit, ce qui arrangerait bien mes finances plutôt en berne ce mois-ci !

Me voilà au pied du mur et je sèche lamentablement devant mon clavier ? J'ai beau tapoter ma souris, clic droit, clic gauche, roulette, aucune réaction, elle semble inanimée. Sa pile doit être déchargée et bien sûr, je n'en ai pas une de remplacement... Bon, je n'ai plus qu'à courir au bureau de tabac en bas de mon immeuble pour en trouver une. Un peu d'exercice me fera du bien et le soleil de ce début de printemps va peut-être faire éclore une idée de génie pour ce foutu article. Non, mon gars, tu ne prends pas l'ascenseur, tu cours, on a dit. Tiens la rampe de l'escalier qui dévale les quatre étages en colimaçon fera mon affaire. Je l'enfourche et me sens pousser des ailes. Au niveau du troisième, je commence à prendre de la vitesse et je passe comme une fusée devant le palier de Mme Pétrus qui pousse un cri effaré tandis que son petit teckel tire sur sa laisse en aboyant furieusement.

Mais je suis déjà au niveau du deuxième. Là, deux jeunes garçons rentrant de l'école déposent leur cartable à terre et, d'un même mouvement, sautent à califourchon sur la rampe et se lancent en riant à ma poursuite, mais je suis plus lourd et descend plus vite qu'eux. Le plus âgé me fait un pied de nez à chaque virage. « Tiens-toi des deux mains, nigaud, tu vas tomber ! »

Au premier, c'est la rencontre avec ma vieille copine Ginette qui sort péniblement de l'ascenseur, encombrée par ses béquilles. Elle en lève une, menaçante, en vociférant : « Il finira en prison ou à l'hôpital, celui-là et quel exemple pour les gamins ! Descendez tout de suite de cette rampe, les petits, vous allez vous fracasser le dos ! »

Atterrissage au rez-de-chaussée, je n'ai pas le temps de me rétablir sur mes deux jambes que mes jeunes poursuivants arrivent en trombe : nous voilà tous les trois étalés sur le carrelage à damiers, enchevêtrés comme une pelote de laine servant de jouet à un chat ! Nous numérotions nos abattis, et chacun ayant retrouvé les siens repart de son côté non sans se frictionner énergiquement, qui un mollet, qui une épaule, riant et grimaçant tout à la fois.

Me voilà dans la rue, et c'est là que je m'aperçois que j'ai oublié dans ma précipitation de prendre mon portefeuille. Je n'ai pas un radis pour payer mon achat et je sais que le Père Ricot ne fait pas crédit, même de quelques euros.

Je regarde autour de moi, désespéré, je ne vais quand même pas faire la manche ! Résigné, je remonte à mon appartement, cette fois par l'ascenseur. Et là sur le palier, je me souviens que Cécile, ma compagne est partie en début de matinée faire des courses, emportant chéquier et carte de crédit.

J'ai beau tourner et retourner tous les vide-poches de la maison, je ne trouve qu'une pièce d'un euro oublié là depuis un siècle. Bon, pour une petite pile de rien du tout, ça doit suffire. Ascenseur à nouveau vers le bas, cette fois et sans encombre.

En traversant la rue, un motard débouche dans un joyeux tintamarre de pot d'échappement trafiqué et manque me renverser, serait-ce mon jour de malchance ? Me voilà tout de même

sain et sauf dans le bureau de tabac en train de présenter ma petite pile usée et d'en demander une neuve pour la remplacer.

– Ah non, Monsieur, je ne vends pas les piles à l'unité, voilà un blister de quatre, ça vous fait quatre Euros.

– Mais je n'ai qu'un euro pour vous payer.

– Non je ne détaille pas, revenez avec quatre euros, Monsieur et vous aurez vos piles.

Je regarde ma montre, déjà onze heures, Cécile ne devrait pas tarder à revenir. Résigné je m'assieds au soleil sur le banc près du portail du jardin public... Et mon article, que je dois envoyer ce soir ?... Mais je le tiens, je vais juste raconter cette sale matinée !

## Marie-Thérèse LABORDE

\*\*\*\*\*

### Le « Doudou de la farce », une histoire belge

La terrasse est bondée mais cela n'empêche pas Sophie et Marie de partir d'un grand rire communicatif. Elles sont tellement heureuses de se retrouver après cette longue absence. Les gens autour se retournent. C'est à peine si elles les remarquent.

– Holala ! Il faut que je te raconte ce qu'il m'est arrivé dans le même genre. Il faisait très chaud cette année-là pour la fête du Doudou.

– Le Doudou ?

– Oui, le Doudou. Tu ne connais pas ? C'est la fête immanquable pour tout montois.

– Mon toit ?

– Les habitants de Mons, en Belgique. Tu suis ou pas ?

– Oui, oui, oui... Suis-je bête ! Et... ?

– Et, lorsque c'est la ducasse, il y a un monde de fou. Tu sais quand même, C'est à la Trinité, Saint Georges qui terrasse le dragon, le Car d'or, la chasse de Ste Waudru, tout ça...

Elle se met à fredonner « C'est c'est l'Doudou, c'est l'mama...C'est l'poupée, poupée... »

Son amie la regarde avec un air dubitatif.

– Visiblement tu ne connais pas ?

– Si, vaguement... dit-elle !

– Bref ! Je continue. J'étais invitée chez une amie à un barbecue le mardi midi ; il était prévu que nous partions sur la Grand 'place en fin d'après-midi et d'y rester jusqu'au feu d'artifice. Barbecue un peu arrosé... Ensuite sur la Place, une ou deux tournées de « Zizi coin coin »\* dans les bars où déferle la musique, une ou deux danses endiablées... en aparté. Oui, je ne suis pas très fière mais bon, la fête, c'est la fête... Pour te dire, j'étais un peu joyeuse ! Les conversations vont bon train. A un moment, Victoria m'attrape par le bras et m'attire vers un monsieur qu'elle me dit connaître. Je m'avance vers cet homme qui attend tout sourire en bras de chemise et pull négligemment posé sur les épaules. Il me tend la main, me salue, m'appelle par mon prénom. Un peu confuse, je lui rends son chaleureux bonjour tout en

cherchant au fond de mes souvenirs où j'avais bien pu le croiser. Il me demande comment je vais, si j'aime Mons et ses traditions. J'acquiesce, toujours aussi perdue. Son visage ne m'est pas inconnu mais hors contexte... le vide sidéral ! Il continue de me parler. Je lui rends son sourire. J'interroge discrètement du regard Victoria qui me laisse pédaler dans la semoule.

Au bout d'un moment, je me lance et lui demande de me rappeler le prénom de son enfant. Il part d'un grand rire, ce qui me décontenance. Je me rends compte que je suis à côté de la plaque, ce n'est donc pas un parent d'élève. J'ai beau chercher, je ne trouve pas. Je vois dans ses yeux malicieux qu'il s'en amuse et ça a le don de m'énerver. C'est comme si c'était un jeu entre Vic et lui, jeu dont je suis le dindon de la farce. Et tu sais comme j'adore être prise pour un bête ! Je me confonds en excuse, je bredouille.

– Alors, qui était-ce ?

– Tu ne devineras jamais ! Voilà qu'il me dit « Allez, un petit effort. Cela m'étonne de ta part que tu ne me reconnais pas. Je ne t'ai donc pas laissé un souvenir impérissable... Je peux donc me faire oublier ! » dit -il en partant d'un grand soupir.

Je me liquéfie. Je n'ai pas d'autre solution que d'avouer mon trou de mémoire même si cela doit blesser son égo.

C'est alors que Victoria se lance :

– Mais enfin...Tu ne le reconnais vraiment pas ?

Il s'avance vers moi, me pose les mains sur chaque épaule et plonge ses yeux sombres dans les miens.

– Elio, ça ne te dit toujours rien ?

Je dois bien avouer que non. Puis, la pièce tombe ! Mon cerveau se met enfin à fonctionner mais sans moi.

– Elio ? Le Elio ?

– Lui-même en chair et en os, dit-il en riant.

Soudain, il m'attire vers lui et m'embrasse sur les deux joues, me tape sur l'épaule, me souhaite un bon Doudou et reprend sa marche.

Je suis atterrée !

Je viens de mettre un vent monumental au bourgmestre de Mons et néanmoins Premier Ministre ! Merci les copines !

\* *Zizi coin coin : liqueur belge originaire de Huy, près de Liège, à base de jus de citron et de liqueur d'orange.*

**Régine MICHAUX**

\*\*\*\*\*

## Panne d'inspiration

Rien de rien, aucune idée même vague, où sont-elles parties ? D'accord c'est l'heure de la sieste mais quand même une idée pourrait affleurer. Mais non, rien de rien. Le silence, en dehors du chant des oiseaux et du bourdonnement des abeilles. Mes yeux se ferment sous le cliquetis des touches d'ordinateur, ma tête s'alourdit, mes bras s'étalent et toujours pas d'idées. Juste envie d'un balancement de hamac au soleil au-dessus d'un pré fleuri, le nez au vent, les yeux perdus dans les nuages, dans les feuillages, entrant dans l'intimité des oiseaux, en baillant jusqu'à l'endormissement. Et là, je trouve !

Grande effervescence depuis quelques jours, événement important sur la terre de Jor. De grands maitres du bouddhisme tibétain accompagnés d'une partie des moines de leur monastère font un droupchen. C'est une pratique de purification qui se fait 24 heures sur 24 pendant plusieurs jours.

Je viens d'arriver en Dordogne, cela a lieu au-dessus de ma maison. Je ne connais pas les pratiques ni les us et coutumes du bouddhisme tibétain.

Beaucoup de personnes n'ont pas d'endroit où rester, j'ai ouvert le lieu et des personnes se sont installées sous tente dans mon jardin. C'est un va et vient intérieur et extérieur permanent. C'est ma première plongée dans le bouddhisme tibétain.

Arthur et sa maman qui est nonne, campent dans le jardin. Ils sont très assidus dans ces pratiques. Arthur, adolescent, y va chaque soir pour une partie de la nuit avec grande dévotion. Il part et rentre à pied sans lumière, la route n'est pas éclairée.

Un peu avant le lever du jour, je le retrouve devant la maison, perché sur un arbre, appelant au secours, agrippant sa branche comme un naufragé, épuisé et glacé, au bord des larmes.

– Il va me manger, il va me manger !

En dessous, couché au pied de l'arbre, Sikim le chien du voisin, avec qui il joue chaque jour. Aimable Rantanplan, libre et heureux qui fait la fête à tout le monde, connu ou inconnu.

Et non ce n'était pas un sanglier, seulement un chien en quête de câlins, qui accueille Arthur à sa descente à grands coups de langue et de joie, afin d'apaiser trois heures d'imagination débordante de ce petit citadin.

**Hélène MITTANCHEZ**

\*\*\*\*\*



## Les interstices du volet

Dans cet espace restreint à l'île sous le vent, en Guyane, ce rayon bleu turquoise me rappelle les raisons de ma présence en ce lieu, depuis si longtemps, trop longtemps.

Je me souviens :

Dans les interstices du volet, mes yeux sont attirés par une lumière bleue clignotante qui vient de surgir entraînant une décharge de catécholamines dans mon sang, provoquant une augmentation de la fréquence du rythme cardiaque, une constriction des vaisseaux et une élévation de la tension artérielle. Ça ressemble à la peur. Quelques secondes pour reprendre la main sur mon corps et mon esprit et me voilà suspendu à quatre mètres du sol par une corde, à espérer ne plus bouger et ne pas être vu ; mon avenir, ma vie en dépendent.

Sous moi, l'agitation fait rage, les ordres défilent, les allées et venues s'intensifient. Tous veulent en découdre au plus vite et ne pas repartir bredouilles comme de nombreuses fois. À mon avantage, aucun n'a pensé que la cambriole pouvait sévir par les airs.

À l'autre bout de la corde, Félix, pour qui j'ai toute confiance, en espérant qu'il fasse le mort et qu'il n'ait pas la mauvaise idée de m'extirper de cette nuit en forme d'apesanteur. Je ne veux pas redescendre, toucher le sol, l'espace me rassure, suffisamment éloigné de toute source de gravité.

Étonnamment, après une trentaine de minutes, la situation s'apaise, tous se rendent à l'évidence, ils sont arrivés trop tard... Cette petite lumière bleue disparaît dans la nuit avec son cortège de képis et d'uniformes.

Je me suis toujours satisfait de prendre de la hauteur face à chaque situation, cette fois-ci en est à nouveau la preuve. Mais jusqu'à quand ? Que fait Félix ? Suis-je condamné à rester suspendu et brasser de l'air ?

Une heure, trois heures, six heures, et là ! Surprise, la porte d'entrée s'ouvre, sans aucun doute, le propriétaire.

Je ne vais pas pouvoir jouer à nouveau ce rôle dans l'espace. Ni une ni deux, je décide d'interpeler l'individu.

« Monsieur, je suis de la police, pas d'inquiétude, je suis là pour identifier les malfaiteurs qui devraient revenir car leur butin, vos biens, sont toujours présents. Comme vous êtes là, pouvez-vous me faire redescendre sur terre, mon collègue ne sera pas de retour avant une bonne heure pour la relève ».

Sans être vraiment surpris, ce qui est étonnant, le bourgeois me fait descendre et me remercie de mon courage à être suspendu ainsi dans l'espace, pour préserver ses biens lors d'une performance physique incomparable.

Au risque que la petite lumière bleue ne revienne, je m'échappe au plus vite. Et là, derrière la porte un comité d'accueil de condés digne d'un président m'attend, ce qui me déclenche une cascade hormonale avec libération d'adrénaline et de cortisol qui mobilise mon énergie. Je suis perdu...

Au fait, j'ai omis le plus important, je suis Marius JACOB, qualifié d'Anarchiste malfaiteur par la justice, de Robin des bois de la Belle époque par les plus démunis, et par moi, Anarchiste redistributeur. Je dirigeais pendant plusieurs années les « Travailleurs de la nuit » une trentaine d'anarchistes eux-mêmes redistributeurs. Maurice Leblanc s'est inspiré de ma vie pour écrire Arsène Lupin. Je lutte contre la mort depuis deux décennies au bagne de Cayenne.

**Jean-Philippe THIERY**